
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/3 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.3.53765

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Emanzipation, aber im Grunde waren sie »Objekte der Befreiung«; vielleicht kann man sagen »Opfer« der Befreiung. Die Befreiung wurde ihnen gegeben, war daher jederzeit widerrufbar, war durchaus bedingt. Sie war eigentlich ein Zwang zur Assimilation. Die Juden wurden als Bürger auf Zeit und nicht als solche von Natur angesehen. Claussen betont, und er erwähnt dabei besonders Bauer, daß viele glaubten, die Juden müßten sich der Emanzipation würdig erweisen. So war nun ein Konflikt zwischen Emanzipation und Unterdrückung geschaffen. Daraus schließt der Verfasser und wiederholt es an mehreren Stellen, daß die Emanzipation bürgerlich mißglückt war, eine Ansicht, die ich völlig mit ihm teile und auch öfter mündlich und schriftlich zum Ausdruck brachte.

Ein dritter Problemkomplex ist der der jüdischen Identitätssuche. Bei den bestehenden Bedingungen stand die jüdische Identität unter Druck. Viele Juden glaubten nicht an das Scheitern der Emanzipation und hofften, Emanzipation durch Assimilation erreichen zu können, genau so wie es die Verleiher der Emanzipation von ihnen verlangten. Fichte verneinte die Gleichheit der Juden, die sich selbst durch ihre Religion aus der Gemeinschaft ausgeschlossen haben. So bringt es Claussen in seinem Buch. Ähnliche Worte sagte auch der ungarische »Freiheitsheld« Kossuth, der ja ein »Befürworter« der Judenemanzipation war. Demnach wäre die Gleichheit der Juden damit bedingt, daß sie aufhören, Juden zu sein. Viele Juden fanden diese Ansicht berechtigt und gaben dem Ausdruck durch eine Reform der eigenen Religion. Sie hegten die Illusion, in dieser Reform die Möglichkeit des Anschlusses an die Gesellschaft zu finden. Es blieb eine Illusion und mehr als das, es erwies sich als ein Irrtum. Die Assimilation war ein Weg gegen die Tradition einer jüdischen Nation, wie es Claussen richtig sieht. Aber auch im religiösen Judentum, das die Reform aufs entschiedenste ablehnte, gab es viele, die diese Tatsache verkannten. Sie nahmen eine Sonderstellung in der jüdischen Identitätssuche ein. Darauf ging der Verfasser leider nicht ein. Claussen sagt, daß in Deutschland Juden nur die Alternative hatten, Juden zu sein oder nicht zu sein. Das ist eine an sich richtige Feststellung. Was aber dieses Judesein bedeutet, darüber waren die Meinungen geteilt. Der Großteil der jüdischen Orthodoxie glaubte auch an die Emanzipation und hielt diese, auch ohne Assimilation im Sinne der Reform, für möglich. Es war dieses aber eine andere Art von Assimilation. So war denn also gerade die strenge Orthodoxie assimilatorisch, wenn auch antireformistisch.

Wieder sieht Claussen ganz richtig die zionistische Auffassung, die überzeugt ist, daß eine gesellschaftliche Emanzipation nicht möglich ist und es daher nur den nationalen Ausweg gibt. Aber das ist auch die Antwort des religiösen Zionismus an die strenge, sich absondernde Orthodoxie. Ist eine Emanzipation von Juden, die Juden bleiben wollen, nicht möglich, dann ist die zionistische Lösung die einzig mögliche der Judenfrage.

Das Buch Claussens, obwohl nicht leicht zu lesen, ist wichtig für den Soziologen und im gewissen Sinne auch für den Historiker. Es ist interessant für einen nationaldenkenden Juden, für einen Israeli, seinen Theorien nachzugehen. Es hat sich erwiesen, daß Auschwitz nicht das Ende des Antisemitismus war und daß auch der Judenstaat keine Antwort auf ihn gibt. Beide aber sind eine Antwort auf die weitergehende jüdische Identitätssuche.

Yehuda BEN-AVNER, Ramat-Gan

Avraham BARKAI, Vom Boykott zur Entjudung. Der wirtschaftliche Existenzkampf der Juden im Dritten Reich 1933–1943, Frankfurt/Main (Fischer Taschenbuch) 1988, 234 S. – Der Judenpogrom 1938. Von der »Reichskristallnacht« zum Völkermord, hg. von Walter H. PEHLE, Frankfurt/Main (Fischer Taschenbuch) 1988, 246 S.

Ces deux volumes complémentaires apportent moins d'éléments nouveaux que des précisions et, pour certaines contributions un éclairage davantage centré sur l'attitude des victimes que sur l'action des bourreaux. Tel est notamment le cas de l'étude d'A. Barkai, spécialiste

d'histoire économique à l'Institut d'histoire allemande de l'Université de Tel Aviv, qui retrace les quatre étapes de la spoliation des Juifs du Reich depuis le boycott d'avril 1933 jusqu'à leur dépouillement complet avant la déportation, en passant par une phase d'accalmie relative (1934-1936) et l'aryanisation des entreprises et magasins juifs (1937/38). Sur ce point Barkai complète et rectifie légèrement l'excellente étude de Helmut Genschel (*Die Verdrängung der Juden aus der Wirtschaft im Dritten Reich*, Göttingen 1966) en montrant notamment les effets du chômage au sein de la communauté juive à une époque où celui-ci est résorbé dans le reste de la population allemande.

Mais ce qui pouvait encore apparaître, entre 1933 et 1937, comme une adaptation à «l'éviction rampante» – et Barkai ne cache pas les illusions nourries à ce sujet parmi ceux qui auraient pu émigrer – se transforme, à partir de 1938, en tentative de survie d'une communauté désormais condamnée à l'éviction totale dont les grandes lignes étaient, selon l'auteur, fixées dès le printemps 1938. S'il est indéniable, comme il le souligne, que les besoins financiers nouveaux que crée la militarisation de l'économie dans le cadre du Plan de 4 ans (1936) expliquent la loi d'avril 1938 instaurant la déclaration obligatoire de tous les biens juifs et leur utilisation par le Délégué au Plan (Goering), ce facteur économique ne saurait gommer des facteurs politiques essentiels, à savoir: la consolidation du régime par l'éviction quasi totale des opposants, par l'absence de réactions internationales aux violations répétées du Traité de Versailles et à l'annexion de l'Autriche. La nouvelle phase de «contrainte à l'émigration par la terreur» découle aussi de l'échec du régime à se débarrasser des Juifs puisque, malgré les mesures discriminatoires, les deux tiers d'entre eux – soit 250 000 – sont restés, auxquels s'ajoutent à présent les 200 000 Juifs d'Autriche. Il est donc plus vraisemblable de penser que la radicalisation de la politique antijuive découle à la fois des besoins nouveaux de l'économie et de la volonté de déjudaïsation complète du Reich bloquée par le refus de 32 Etats représentés à la Conférence d'Evian, qui se déroule du 6 au 15 juillet 1938 (et non en janvier 1938 comme il est dit, p. 156) d'accueillir les Juifs du Reich préalablement dépouillés de leurs biens. D'où une politique, du «coup de poing sur la table» dont Hitler a pu constater l'efficacité lors des accords de Munich, en septembre 1938. Ce calcul s'avère juste puisque la radicalisation de 1938 entraîne durant l'année 1938/39 un flux migratoire dépassant celui des cinq années précédentes et que le taux de 57,6 % d'émigrés, atteint entre 1933 et 1939 pour la communauté juive d'Allemagne, est rattrapé en moins d'un an par celle d'Autriche. On saura gré à l'auteur de ne pas avoir éludé la délicate question du rôle de la «Représentation des Juifs d'Allemagne» réduite, au lendemain du pogrome, au rang de simple «Association des Juifs en Allemagne», en s'interrogeant, comme d'ailleurs ses rares survivants, sur la justesse d'une attitude visant davantage jusqu'en 1938 à une adaptation supportable qu'à l'incitation pressante au départ. Faute de soutiens après la capitulation des forces libérales et la dissolution du mouvement ouvrier dès 1933 – les Eglises ne sont même pas mentionnées – la résistance paraissait impossible. Des tentatives en ce sens, lors des premières déportations de 1939/40, se soldèrent par des représailles de la Gestapo contre les dirigeants qui en avaient été les instigateurs. Reste néanmoins le problème de ce seul organisme juif maintenu par les autorités nazies pour coopérer dans la mise en œuvre de la phase finale de la déjudaïsation. La thèse avancée du «moindre mal» consistant à atténuer pour les victimes la cruauté des mesures de déportation convainc d'autant moins que Barkai souligne dans sa conclusion l'exemplarité de la destruction du judaïsme allemand achevée en 1943. Exemplarité qui tient moins au nombre des victimes, qui ne représente que 2 % des Juifs assassinés en Europe, qu'au caractère de banc d'essai des modalités et de la formation des «spécialistes» en tous genres chargés de la mise en œuvre de la «solution finale».

Si l'étude d'A. Barkai permet, malgré sa focalisation sur l'économie, de comprendre le processus d'exclusion jusqu'à la déjudaïsation quasi totale du Reich, les dix contributions du recueil sur «Le Pogrome de 1938» en donnent une perception plus confuse, non dénuée de contradictions. Walter H. PEHLE a sans doute raison de noter dans l'Avant-Propos qu'après les

études déjà publiées sur le sujet – dont il ne cite fort curieusement que les deux premières émanant de chercheurs ouest-allemands (Hermann Graml 1956 et Helmut Heiber 1957) – il était moins utile de rappeler les faits que d'en évoquer les prémices et d'en analyser les conséquences. Cinq contributions répondent effectivement à cet objectif. Wolfgang BENZ (*Der Rückfall in die Barbarei. Bericht über den Pogrom*, pp. 13–51) analyse la presse allemande de l'époque et des actes de procès. Trude MAURER complète notre connaissance de l'expulsion des Juifs polonais, en octobre 1938, et montre l'efficacité des menaces de rétorsion du gouvernement polonais, qui auraient pu servir d'exemple par la suite aux Etats démocratiques (pp. 52–73), A. BARKAI reprend une partie de l'étude déjà analysée (pp. 94–117), Jonny MOSER ajoute au rappel des lois et ordonnances discriminatoires de 1938 des informations sur la situation des Juifs d'Autriche (pp. 118–131), Konrad KWIET reprend en les approfondissant certains aspects du livre – à mon sens l'un des plus complets – sur l'attitude des Juifs du Reich qu'il a réalisé avec Helmut Eschwege (*Selbstbehauptung u. Widerstand – Deutsche Juden im Kampf um Existenz und Menschenwürde 1933–1945*, Hamburg, 1986) (pp. 132–145).

Restent cinq autres textes dont la lecture incite davantage à la perplexité qu'à la compréhension du phénomène et à ses conséquences. Faut-il croire Wolf ZUELZER (pp. 146–159) fils de grands bourgeois berlinois, émigré dès 1933 aux USA où il devient un médecin éminent, qu'il n'y avait plus d'avenir en Allemagne dès cette époque pour des Juifs, fussent-ils totalement assimilés au point d'être convertis au protestantisme comme sa famille, tant était violent l'antisémitisme? Ou faut-il admettre, avec l'historien Uwe Dietrich ADAM, connu pour son ouvrage sur «La politique antijuive sous le III^e Reich» (*Judenpolitik im Dritten Reich*, Düsseldorf, 1972) comme l'un des chefs de file de la thèse «fonctionnaliste» que la «Nuit de Cristal» ne fut «que l'utilisation cynique et la mise en scène intelligente d'une situation» (p. 93). Affirmation pour le moins surprenante puisqu'il concède par ailleurs qu'elle «ouvrait des perspectives ultérieures permettant au plus tard dès ce moment là de pressentir la volonté d'extermination physique.» Faut-il penser avec Hermann GRAML (*Zur Genesis der Endlösung*, pp. 160–175) que la «solution finale» est l'aboutissement logique d'une politique antijuive fondée sur les théories séculaires du racisme biologique reprises par Hitler, thèse «intentionnaliste» qui sous-tend les cinq premiers textes cités? Ou admettre, avec l'historien «fonctionnaliste» Hans MOMMSEN qu'il s'agit, comme il l'affirme par ailleurs, «d'une parfaite improvisation» (*Die Realisierung des Utopischen: die Endlösung der Judenfrage im Dritten Reich*, in: *Geschichte und Gesellschaft* 9 (1983), p. 417)? Il est vrai que la formule est antérieure à «l'Historikerstreit» au cours duquel H. Mommsen s'est opposé avec vigueur et talent à la relativisation de la «solution finale». Mais sa présentation ici de «Ce que savaient les Allemands du génocide juif» (pp. 176–200) réduit tout de même la mise en œuvre de celui-ci à l'action d'une minorité fanatique, qui n'aurait pas pu être endiguée à cause de l'engrenage de l'indifférence des uns, de la lâcheté des autres, l'idéologie raciste n'ayant joué qu'un rôle secondaire. Comment expliquer alors qu'Hitler, comme l'affirme Mommsen lui-même, ait conçu la guerre contre l'URSS comme «une guerre d'extermination raciale» en identifiant judaïsme et bolchevisme (p. 180)? Comment expliquer les efforts permanents de la propagande et de la «Rassenkunde» enseignée dans toutes les écoles pour montrer que l'extermination des «inférieurs» – dont les Juifs – était une nécessité absolue pour la survie de la «race aryenne»? Les effets de cette propagande sont clairement attestés dans le Journal de Jochen Klepper que cite aussi bien ADAM que MOMMSEN, mais pas dans ses propos les plus significatifs sur la question juive. On peut se demander pour conclure si les contributions des deux historiens fonctionnalistes ainsi que l'épilogue d'Abraham J. PECK, né en 1946 dans un camp de «displaced persons» installé par les Alliés en territoire allemand, censé illustrer la continuité du «destin juif» dans la répression, n'incitent pas davantage à «l'interprétation malveillante et banalisante» contre laquelle s'insurge W. H. PEHLE à propos de l'emploi du terme «Nuit de Cristal». Transformé a posteriori, on ne sait pourquoi, en «Reichskristallnacht», ce terme, contrairement à celui «d'holocauste» (immolation totale par le feu) venu des pays anglo-

saxons, permet au moins d'expliquer aux jeunes générations ce que peut masquer le langage des bourreaux. Tâche d'autant plus nécessaire que les »négateurs du génocide« jouent justement sur le sens de ce langage codé pour semer le doute sur ce qu'il implique. Il va sans dire que ces deux volumes comportent, comme la plupart des ouvrages de cette collection, un appareil scientifique (notes bibliographiques et même deux index pour celui d'A. Barkai) réalisés avec soin.

Rita R. THALMANN, Paris

Gedenkbuch. Opfer der Verfolgung der Juden unter der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft in Deutschland 1933–1945, Bonn (Bundesarchiv) 1986, 2 Bände, XVI–1823 p.

En 1961, le mémorial Yad Vashem de Jérusalem demanda au gouvernement de la Bundesrepublik de lui fournir une liste des Juifs allemands exterminés par le régime national-socialiste. Tâche immense, exigeant la coopération non seulement des divers services d'archives de la R.F.A., y compris ceux des communes, mais aussi du Service international de recherches d'Arolsen, et du Yad Vashem lui-même. Elle exigea donc un quart de siècle, et aboutit en 1986 à la publication de deux volumes in-folio de près de deux mille pages au total, contenant plus de 130 000 noms.

Ces noms ne sont que ceux des victimes nées sur le territoire actuel de la RFA, puisque la RDA refusa sa coopération; quant à l'Autriche, il semble qu'on ne tenta même pas de demander leur concours aux autorités de Vienne. De sorte qu'un tiers ou davantage des Juifs originaires des territoires du ce que fut le Troisième Reich ne figure pas dans le »Gedenkbuch«.

Son érudite postface, due à l'Archivdirektor Heinz Boberach, qui dirigea les recherches, contient nombre de données intéressantes. On pouvait s'imaginer que nombre de Juifs se suicidèrent lorsqu'ils apprirent qu'ils allaient être déportés, mais on ignorait leur nombre; il est compris entre trois et quatre mille, une proportion d'autant plus impressionnante qu'à la fin de la guerre, il ne restait que quelques milliers de Juifs en Allemagne. Une indication plus surprenante est que des milliers d'autres périrent non pas dans les camps d'extermination mais dans les établissements d'euthanasie, destinés en principe aux débiles mentaux, mais on ne peut que se perdre en conjectures sur cette singularité, puisque le »programme d'euthanasie«, qui d'après les Rassenforscher de ces temps devait s'étendre à tous les porteurs de gènes »suspects«, c'est-à-dire à des millions d'Allemands, commence seulement de nos jours à être étudié¹. Il se pose aussi la question de savoir combien de Juifs allemands parvinrent à survivre en Allemagne même. Voici les conclusions du Dr. Boberach, qui montre bien les difficultés auxquelles se heurtait sa recherche:

»Am 1. Dezember 1944 wurden im Altreich nicht mehr als 14574 Juden gezählt. Dabei handelte es sich um nur wenige »Geltungsjuden« (Halbjuden, die sich zur jüdischen Religion bekannten), vornehmlich aber um Ehepartner von Nichtjuden, von denen ein Teil wohl einer christlichen Religion angehörten. Noch im Februar 1945 begann die Gestapo Mischehenpartner ebenfalls nach Theresienstadt zu schicken. Die Zahl der Juden, die bei Kriegsende in Deutschland noch lebten, ist schwer zu berechnen. In Baden und Württemberg waren es 500, die zu dem von der Deportation ausgenommenen Personenkreis gehört hatten, und 37, die sich vor den Verfolgern hatten verbergen können. In Berlin sollen 5000 »untergetauchte« Juden überlebt haben, wahrscheinlich waren es aber nicht mehr als 2000. Für Deutschland in den

1 Les travaux les meilleurs sont ceux d'Ernst KLÉE, »Euthanasie« im NS-Staat et Dokumente über die »Euthanasie«, Frankfurt/M. 1983 et 1985. Pour un compte rendu voir FRANZIA 14 (1986) p. 843–846.